

Sylvio Hermann De Franceschi

Les intermittences du temps

Lire Alphonse Dupront



En temps & lieux

III éditions
EHESS

Sylvio Hermann De Franceschi

Les intermittences du temps

Lire Alphonse Dupront

En temps & lieux



Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

Collection
En temps & lieux
53

www.editions.chess.fr

© 2014, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, Paris
ISBN 978-2-7132-2454-6 • ISSN 1962-7505

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

La marche du temps éloigne de nous la figure d'Alphonse Dupront. Considérée désormais comme celle d'un historien majeur au sein de la France du xx^e siècle, elle demeure, pour une large part, méconnue. De nombreux témoignages de disciples ou de proches collaborateurs lui ont, certes, été consacrés; des correspondances et des textes inédits ont été publiés, en tout premier lieu la thèse soutenue en 1956 et éditée en 1997 : *Le mythe de croisade*; un colloque, tenu sous les ors du Sénat en 2001 (et publié seulement en 2012), fut dédié à ce même *Mythe de croisade*, tandis qu'un autre, qui s'était déroulé, dès septembre 1996, à l'Institut universitaire européen de Florence, sous la direction de François Crouzet et de François Furet, s'était attaché à cerner, dans la thématique de *L'Europe et son histoire*, la « vision d'Alphonse Dupront » (Paris, 1998). Quelques études, d'ailleurs pénétrantes, ont évoqué tel ou tel aspect de son action et de son œuvre. Mais aucune n'avait pris le parti de ressaisir dans son ensemble cet itinéraire intellectuel et d'en retracer la dynamique profonde. Tout se passe comme si, une fois la révérence obligée faite à l'importance de cette œuvre qu'il paraît nécessaire de citer, la plupart des historiens se dispensaient allègrement d'aller au-delà et se refusaient à entrer dans les logiques qui l'habitent : cette paresse de l'esprit interdit du même coup de la saisir dans son contexte et d'en comprendre le sens, bref de la « situer » par rapport à l'historiographie qui lui est contemporaine, alors même que cette dernière a bénéficié, au cours des décennies récentes, d'une attention soutenue. À coup sûr, le livre de Sylvio Hermann De Franceschi constituera, pour tous ses lecteurs, une vraie découverte, puisque cet essai de biographie intellectuelle, ou plutôt d'archéologie intellectuelle d'une écriture, s'efforce de retracer avec précision les débats philosophiques et historiographiques dans lesquels cette œuvre s'inscrit et auxquels elle participe activement.

Il n'était d'abord pas simple de recomposer la trajectoire scientifique d'Alphonse Dupront, pas plus qu'il n'était aisé d'établir les réseaux de rencontre où cette pensée

a pu se former, puis se déployer dans les divers lieux où cet universitaire a été appelé à exercer ses fonctions. Mais cette patiente reconstitution permet de mieux saisir les sources auxquelles elle a puisé. Dans *Du sacré* (1987), au terme du très long *Itinéraire* qui forme l'introduction à son recueil d'articles et qui « se propose de communiquer une expérience », Dupront évoque avec émotion et ferveur la marque « du maître que découvrit un automne lointain un adolescent venu de l'extrême fond de sa province » : Alain – son professeur de philosophie dans la khâgne du lycée Henri-IV –, dit-il, « m'a montré le regard sur le vivant, le fait, le dit, et appris la concentration de la pensée : ce qui est pousser le regard le plus loin possible et en traduire dans le ramassé du style le fugitivement perçu. Par ce qu'était sa présence [...], Alain m'a enseigné que si la méthode enferme et trop souvent réduit, seule l'attitude libère, façon existentielle d'être au monde, tout en prenant avec celui-ci la distance du regard et une complicité de conscience »¹. Dans cet aveu, publié soixante ans après l'enseignement reçu se lit non seulement une « révérence émue du reconnaître », mais plus encore la libération intellectuelle et spirituelle que pouvait représenter, pour un étudiant de cette génération, le contact avec un enseignant dont l'expérience n'était pas confinée au seul monde des livres : « Ésope fantassin » et soldat-citoyen, Alain s'était en effet engagé comme volontaire à l'âge de 46 ans et tira d'ailleurs de cette épreuve guerrière tout à la fois ce qu'il dénomme lui-même comme un pamphlet, *Mars ou la guerre jugée* (1921), puis des *Souvenirs de guerre* publiés plus tardivement (1937). Les propos du professeur de philosophie, au sein des murs du lycée Henri-IV, étaient donc lestés d'un passé rendu présent par sa parole. En réalité, avec la lecture de l'œuvre d'Alphonse Dupront, c'est le portrait de toute une génération d'intellectuels qu'est amené à faire Sylvio Hermann De Franceschi. Cette génération, qui a vingt ans au milieu des années 1920 du xx^e siècle, a vécu une partie de son enfance et de son adolescence dans la proximité de la guerre de 14 : il n'est pas une famille, pas un village qui n'aient été touchés, pas un ami ou un proche de chaque famille qui n'ait été tué, mutilé ou blessé ; dans cette culture de guerre, de mort et de deuil, l'angoisse n'est jamais éloignée.

Paul Nizan, né le 7 février 1905 à Tours et entré à l'École normale supérieure en 1924, ouvre *Aden Arabie* (1931) par un *incipit* devenu fameux : « J'avais vingt ans. Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie. » Peu ou prou, même éloignés de la rage qui l'habite, la plupart de ses condisciples pourraient reprendre cette affirmation. Ils ont vécu, au plus intime d'eux-mêmes, un drame qu'ils ne comprenaient pas et dont, adultes désormais, ils sentent le poids quotidien, tout comme ils s'efforcent d'en percevoir les enjeux et le sens. Le choc et la puissance de l'événement s'imposent donc à leur compréhension du monde dans le moment le plus crucial de leur formation intellectuelle. La réaction extrêmement vive qu'ils opposent au positivisme de l'enseignement historique qu'ils reçoivent

1. DUPRONT, 1987, p. 211.

est à la mesure de l'insatisfaction que celui-ci leur procure. Lue rétrospectivement à vingt ans de distance, à mesure que l'édition in-quarto des *Ceuvres complètes* de Charles Péguy aux éditions de la NRF avance, la réflexion du directeur des *Cahiers de la Quinzaine* sur l'actualité offre un ample champ de méditation aux jeunes gens qui ne l'ont pas connu. Transfiguré par le sacrifice de sa vie, le lieutenant Péguy est aussi un intellectuel qui leur fournit des clés non seulement pour comprendre le présent, mais tout simplement leur propre métier, et dont certains écrits apparaissent comme des prophéties accomplies, telle la préface à la nouvelle d'Israel Zangwill, *Chad Gadya*, publiée en 1904 et dont nous savons qu'Alphonse Dupront l'a lue lors de son séjour à l'ENS :

Au moment même où j'écris, l'humanité, qui se croyait civilisée, au moins quelque peu, est jetée en proie à l'une des guerres les plus énormes et les plus écrasantes qu'elle ait jamais peut-être soutenues [la guerre russo-japonaise de 1904-1905]; deux peuples se sont affrontés, avec un fanatisme de rage dont il ne faut pas dire seulement qu'il est barbare, qu'il fait un retour à la barbarie, mais dont il faut avouer ceci, qu'il paraît prouver que l'humanité n'a rien gagné peut-être, depuis le commencement des cultures, si vraiment la même ancienne barbarie peut reparaître au moment qu'on s'y attend le moins, toute pareille, toute ancienne, admirablement conservée, seule sincère peut-être, seule naturelle et spontanée, sous les perfectionnements de ces cultures. [...] Qui répondra de demain; comme dit ce gigantesque Hugo, si éternel toutes les fois qu'il n'essaie pas d'avoir une idée à lui : [...]

Oh demain, c'est la grande chose!

De quoi demain sera-t-il fait?

Ainsi avertis parmi nous, comment nos camarades historiens ne renieraient-ils pas aujourd'hui les primitives ambitions, les anticipations de l'un, les assurances de l'autre, et les infinies présomptions qui ont pourtant institué toute la pensée moderne; comment ne les renieraient-ils pas, avertis qu'ils sont de leur propre travail²?

Comment l'historien peut-il répondre à ces questions métaphysiques du sens, sinon par une écriture de l'histoire qui réincorpore l'être du temps dans ses frémissements les plus profonds et les re-présente à nouveau? Sa fonction n'est pas d'être un greffier ou un procureur qui « établit » des textes comme des actes d'accusation; si l'histoire « se fait avec, entre, contre, autour, au-dessus, au-dessous des documents », l'essentiel demeure « de servir un texte, d'entendre un texte (et d'entendre à un texte), de l'accueillir comme un hôte auguste et pourtant familier »³. La philosophie de Bergson et l'appropriation très particulière qu'en a faite Péguy dans la décennie qui précède 1914 ont constitué pour les générations d'étudiants de l'après

2. PÉGUY, 1987, p. 1447-1448.

3. PÉGUY, 1992, p. 1150-1152.

Première Guerre mondiale une propédeutique à la liberté et une philosophie de l'action. L'un des grands intérêts du livre qu'il m'est donné aujourd'hui de préfacier est d'exposer la conjoncture intellectuelle précise dans laquelle l'œuvre d'Alphonse Dupront s'est construite. La position, décentrée par rapport à la capitale française, qu'il occupe, dans les années 1930, à Bucarest à la tête du tout jeune Institut français de hautes études en Roumanie, n'empêche nullement celui-ci de suivre, avec une extrême attention, les débats intellectuels qui se déroulent à Paris, par l'intermédiaire des abonnements aux revues et des achats de livres de la bibliothèque, comme lors de ses retours annuels en France. Missionnaire de la République en charge d'un pouvoir spirituel, à savoir le rayonnement culturel de la France, il est, en même temps, aux avant-postes pour saisir la montée de l'antisémitisme et de la xénophobie, comme aussi pour mesurer les moyens de propagande mis en œuvre par les diplomaties allemande et italienne sur le terrain même où il exerce. Du même coup, le choc de la débâcle française est éprouvé avec d'autant plus d'émotion. Quatre indications disent les sentiments qui l'étreignent dans ce moment de l'abaissement du pays : tout d'abord, la conférence prononcée le 18 juin 1940 à Bucarest, « quand la patrie si lointaine et si proche est en danger », sur *L'esprit jacobin* s'achève par le mot de Carnot en l'an II : « Nous aimons qu'on ne désespère pas du salut de la patrie⁴. » Ensuite, la lettre qu'avec quatre autres Français de Roumanie, il adresse le 22 juin au général de Gaulle en réponse à son appel, « qui sauve, dans l'effondrement du régime, l'honneur », manifeste tout à la fois une adhésion et un constat lucide sur la situation de la Roumanie :

Le gouvernement roumain pliera de plus en plus chaque jour sous les pressions de l'Allemagne jusqu'à accepter une quasi-colonisation de fait, politique et économique⁵.

Le même jour, date de l'armistice entre la France et l'Allemagne et veille de l'entrée des Allemands dans Paris, il improvise une réunion publique à la salle Dalles de Bucarest, et devant une assistance qui regorge au-dehors, il intervient « avec un message simple, mais entier, comme si nous vivions ensemble la défense d'un Paris qu'aucune Occupation ne pourrait atteindre en son génie profond, et à travers Paris, la foi en la France » – ranimant ses souvenirs en 1987, Alphonse Dupront ajoute : « La réponse fut une salle tout entière debout, d'où montait la Marseillaise⁶. » Enfin, les méditations qu'il livre à son seul journal à la date du 23 juin 1940, jour où l'armée allemande défile sur les Champs-Élysées, disent la profondeur où s'ancre un patriotisme fortement imprégné de Péguy.

4. Ozouf, 1998, p. 172.

5. *Cahiers Alphonse Dupront*, 1, 1992, p. 3.

6. *Cahiers Alphonse Dupront*, 3, 1994, p. 14-15.

La puissance du séisme que représente le désastre de 1940 est donc ressentie aux extrémités de l'Europe avec une magnitude analogue à celle qu'ont connue les combattants sur le théâtre des opérations militaires. Elle renvoie celui qui fut un acteur de la politique culturelle de la France à un « examen de conscience », pour reprendre le titre que Marc Bloch donne au dernier chapitre de *L'étrange défaite*, témoignage écrit entre juillet et septembre 1940, le terme n'étant pas non plus étranger à la plume d'Alphonse Dupront, comme l'attestent ses cours montpelliérains de l'immédiat après-guerre. Dupront n'a ni la double expérience guerrière de celui qui est de vingt ans son aîné, ni même celle, toute récente, de ses « petits camarades », dispersés dans leurs destins respectifs par la défaite entre les camps de prisonniers, l'université ou le lycée retrouvés, le départ à Alger ou à Londres. Mais il faut prendre au sérieux la phrase inaugurale du *Mythe de croisade* : « Ce livre est né des circonstances. » Par-delà la fidélité à l'œuvre de son maître, Paul Alphandéry (mort en 1932), dont il était chargé de mettre en forme les cours, ce qui donnera lieu à l'édition des deux volumes de *La chrétienté et l'idée de croisade*, l'auteur ajoute :

La rédaction du livre, la méditation de son sujet, des années passées au service du rayonnement spirituel de la France sur les chemins de l'Europe orientale, les remuements que nous vivons et qui ne peuvent manquer de contraindre à l'examen des bases d'un ordre collectif de l'Occident, autant de forces qui nous ont guidé à mener à bien une étude de la croisade, très au-delà des apparences historiques traditionnelles⁷.

Mettre au cœur de son objet d'étude une violence guerrière multiséculaire, dans un moment où la sémantique du terme *croisade* donnait lieu à de sinistres appropriations – à propos de la « croisade antibolchevik », Dupront évoque les « images somnambules ou stéréotypées, le plus souvent maniées par des forcenés ou des plumitifs à gages »⁸ –, n'était certes pas le fruit du hasard. On pourrait, à cet égard, méditer longuement sur l'étonnant contraste de deux œuvres quasi contemporaines, toutes deux dédiées à des processus de longue durée ; elles appartiennent à deux galaxies qui vraisemblablement ne se sont jamais rencontrées et dont les auteurs ne se sont jamais lus réciproquement : celle de Norbert Elias (1897-1990), qui publie en 1939 *Über den Prozess der Zivilisation*, et celle d'Alphonse Dupront. On a pu récemment noter, chez le premier, qui fut un combattant de la Première Guerre mondiale, l'élimination quasi complète de la violence de guerre dans le processus de civilisation et comme une tentative de refouler le souvenir du premier conflit mondial⁹. Pour Alphonse Dupront, l'historien-analyste, homme du présent, a la responsabilité de « scruter les composantes mentales de l'originel » pour « retrouver l'authenticité des

7. DUPRONT, 1997, t. I, p. 14.

8. *Ibid.*, t. II, p. 1231.

9. AUDOUIN-ROUZEAU, 2010.

sens» et il sera d'autant plus pénétrant qu'il « vit la discipline d'écouter, et d'écouter seulement, ce que présent et originel découvrent de leur ambition, de leur ferveur ou de leur sublimation quand les hommes vivent la croisade »¹⁰. Toute la sûreté de la méthode de Sylvio Hermann De Franceschi consiste à esquisser, sans jamais forcer, les correspondances et les échos, les consonances et les dissonances qu'on peut relever, dans les pages mêmes d'Alphonse Dupront, avec les débats et les œuvres qui lui sont contemporains et dont il s'est nourri : du même coup, en suivant pas à pas les textes produits, il présente une génétique de cette herméneutique qui est une introduction lumineuse à une œuvre réputée difficile d'accès. Cette dernière n'apparaît plus comme un *monadnock* ou un aérolithe tombé dont on ne sait quel espace interstellaire. Elle est, au contraire, en dialogue constant avec la pensée philosophique et historiographique en train de s'élaborer au même moment, qu'il s'agisse des années 1930 ou de l'effervescence existentialiste des années qui suivent la fin de la Seconde Guerre mondiale, pour ne prendre ici que deux exemples. Cette évocation modifie en profondeur le regard rétrospectif que nous avons l'habitude de porter sur l'évolution de la discipline historique en France : elle restitue toute une série de proximités oubliées, d'autant plus mal connues que, dans le régime de sa production historiographique, Alphonse Dupront fut souvent économe d'annotations. Il fallait donc se livrer à un travail très attentif de lecture – et d'innombrables lectures, puisque Dupront fut un lecteur insatiable : lire pour lui n'est pas « parcourir ou extraire », mais « recevoir la pensée d'autrui » et s'ouvrir « au sens, et à travers le sens, à l'homme »¹¹ – pour ressaisir les fils cachés qui entrelacent le parcours de cette œuvre avec son « autre ». Le paysage qui ressort de cette confrontation n'enlève rien à la singularité de cette pensée : il permet de mieux comprendre et la rigueur de sa trajectoire et l'espace d'interlocution dans lequel elle s'inscrit et s'enrichit. Son historicité nous échappait, dans une large mesure, faute d'avoir les repères nécessaires pour discerner ses arêtes. L'ouvrage de Sylvio Hermann De Franceschi, qui n'est que le premier volet d'un diptyque, constitue donc un guide très précieux pour entrer dans cette œuvre, et il lui attirera de nouveaux lecteurs : il marque le passage de la mémoire des témoins d'un enseignement à l'historiographie. Je souhaite bien évidemment que le second volet, dédié aux rapports que l'écriture de l'histoire selon Alphonse Dupront entretient avec les autres sciences humaines, vienne rapidement rejoindre celui-ci : d'ores et déjà, ce dernier offre aux lecteurs du XXI^e siècle les instruments pour embrasser toute la fécondité de l'œuvre d'Alphonse Dupront, aussi bien dans les ruptures qui nous en éloignent que dans les continuités qui la prolongent.

Dominique JULIA

10. DUPRONT, 1997, t. I, p. 23-24.

11. *Cahiers Alphonse Dupront*, 7, 1998, p. 21.

Introduction

Auteur d'une œuvre historiographique immense et qui se revendique largement comme tentative d'une anthropologie historique du religieux, Alphonse Dupront (1905-1990) reste primordialement, aux yeux de la postérité, l'historien du mythe de croisade, thème auquel il a consacré sa monumentale thèse de doctorat d'État, soutenue en 1956 mais publiée en 1997 seulement¹. Publication aussitôt saluée par l'ensemble de la corporation historique, avec toutefois, d'une personnalité à l'autre, de sensibles nuances. Dans une chronique mémorable intitulée *La croisade réenfantée* et parue dans *Le Monde* du 24 octobre 1997, le médiéviste Jacques Le Goff – illustre représentant de l'École des *Annales* et qui a toujours reconnu sa dette scientifique à l'égard du médiéviste Charles-Edmond Perrin, le directeur de thèse officiel de Dupront – exprimait la sincère admiration d'un historien qui, né en 1924, appartenait à la génération immédiatement postérieure à celle de Dupront. Relevant le long délai qui s'était interposé entre la soutenance et la publication du *Mythe de croisade*, Jacques Le Goff en tirait immédiatement la leçon :

Ce qui impressionne d'abord, c'est que la longue durée de cet enfantement est emblématique de la longue durée d'une histoire qui se développe du XI^e siècle jusqu'à aujourd'hui, dans une intégration du passé dans le présent où il affleure.

Lui-même tenant de la thèse fameuse d'un « long Moyen Âge » – titre d'un recueil d'articles qu'il va publier en 2004 –, Jacques Le Goff précise aussitôt que la conception historiographique dupronienne, qu'il rapporte spontanément à la notion braudélienne de « longue durée », est autre que la sienne :

Il serait dérisoire de parler ici de long Moyen Âge. Il s'agit d'autre chose et de bien plus. La durée, non sans avatars et métamorphoses, est vraiment la chair même

1. DUPRONT, 1997.

de l'œuvre, je dis chair et non étoffe, car pour Dupront, la croisade a été vie, et son histoire doit être, au sens plein, vivante.

En dépit des apparences, donc, rien de comparable chez Dupront au projet cher à Michelet d'une résurrection intégrale du passé, même si hommage est rendu à diverses reprises dans l'œuvre dupronienne au grand historien romantique.

La tentative semblait avoir été plutôt de procéder, et le terme était significatif, au réenfantement d'une histoire dont le cours était suivi à travers les étapes biologiques de la conception, de la naissance, de la maturité et enfin de la survivance exténuée. Jacques Le Goff insiste :

Le projet d'Alphonse Dupront n'a pas été l'histoire de la croisade, quoique cette histoire, il l'ait faite aussi, intégrée dans la plus grande histoire du mythe de croisade, mais celui d'une histoire unissant le récit événementiel de la croisade et l'analyse (au sens de psychanalyse) des représentations, des valeurs, des sentiments, des pulsions qui l'animent, qui la font vivre.

À son tour, Jacques Le Goff remarquait l'alliance caractéristique qui unissait chez Dupront le besoin inamissible d'une histoire événementielle – pourtant violemment critiquée par l'École des *Annales* à l'époque de sa fondation – et la nécessité non moins incoercible de recourir à une approche de psychologie historique. À juste titre, Jacques Le Goff souligne le fait que le projet dupronien n'est assurément pas la banale étude d'une mémoire ou d'un souvenir, mais bel et bien la restitution dynamique d'une histoire encore vivante et « qui continue avec des *remplacements*, des *transferts*, des *découvertes* ». En des lignes saisissantes de compréhension, et qui tranchent avec l'attitude méfiante qui a longtemps été celle des *Annales* à l'égard de Dupront, Jacques Le Goff permettait enfin, mais combien tardivement, le retour de l'auteur du *Mythe de croisade* au sein d'une école historiographique dont il s'était largement nourri, même s'il avait toujours su conserver de prudentes distances par rapport à elle :

Alphonse Dupront semble s'être inspiré d'une autre conception, d'une autre visée du mouvement des *Annales*, dont il a recoupé la trajectoire : l'aspiration à une histoire totale, globale. Mais l'expression qu'il emploie définit mieux le faire de l'histoire dont il s'agit : *une pensée historique d'ensemble*. Tout est dit là : le travail de l'historien, la situation dans le domaine de la durée et dans le champ de la discipline historique, l'ambition de saisir plus qu'une totalité, l'ensemble des relations qui définissent un phénomène historique. Un ensemble structuré mais sans systématique avec du mou, de l'ouvert, du contradictoire.

Aussitôt, Jacques Le Goff de rappeler que, dès les débuts de leur revue, Lucien Febvre et Marc Bloch avaient eux-mêmes plaidé en faveur de la recherche de méthodes qui permissent d'atteindre aux fondements d'une psychologie collective historique encore à constituer. D'où, chez Dupront, le développement impérieux et la mise en œuvre d'une « histoire des profondeurs » :

Une histoire psychanalytique, comme n'hésite pas à la définir Dupront. Il connaît les incertitudes, les difficultés du passage d'une psychanalyse individuelle à une psychanalyse collective : reculant parfois devant l'inconscient collectif, il se contente d'évoquer le *non-conscient*. Il s'efforce sans peut-être y parvenir toujours de ne pas perdre pied dans les abîmes des profondeurs. Il sait qu'il est un pionnier qui peut s'égarer. C'est le beau risque qu'il court et qui fait une partie de sa grandeur. Il nous mène plus loin.

Jacques Le Goff le reconnaissait : le projet historiographique de Dupront était risqué, mais de l'avoir tenté témoignait d'une vertueuse audace méthodologique.

Le massif de l'œuvre pouvait intimider et même déconcerter qui n'était pas encore familier avec les questionnements duproniens. Dans sa recension du *Mythe de croisade*, Jacques Le Goff ne manquait pas de souligner le caractère complémentaire du grand livre qui venait enfin d'être publié et du copieux recueil d'articles que Dupront avait fait paraître en 1987 sous le titre de *Du Sacré*² et où il s'enfouissait, sans plus s'asservir à la chronologie, dans les profondeurs mythiques de la geste croisée :

D'un côté, un parcours extensif, de l'autre une plongée intensive. Ce croisement entre deux enquêtes menées séparément représente probablement le plus grand apport de cette œuvre à la méthode historique.

Par une démarche qui faisait la part belle aux « convergences » et qui mobilisait les apports de la sociologie en les fécondant par un fréquent recours aux réflexions philosophiques le plus contemporaines, Dupront avait fait éclater les cadres de la discipline historique. Tour à tour historien de la durée et de l'espace ou, mieux encore, « historien de l'histoire dans l'espace », Dupront avait su mettre l'accent sur la dimension temporelle des ancrages spatiaux où s'incorporait le mythe – ainsi de la Ville, du couple Jérusalem-Rome, de l'opposition entre Orient et Occident. Il avait aussi magnifié le travail des « réalités cosmiques, biologiques et femelles » dans le développement de l'idée de croisade :

Dans cette obsession de la Terre et de la femme, Alphonse Dupront s'avance parfois vers les frontières périlleuses des théories obscures des Terres-Mères, mais l'historien a presque toujours le sursaut qui permet d'échapper aux vapeurs intemporelles.

Pour implicite qu'il fût, le parallèle avec Michelet paraissait évident, lui qui, à partir des années 1850, avait partiellement délaissé ses études historiques coutumières pour produire des ouvrages consacrés à la nature et à la femme. L'allusion était aussi non moins transparente à la dimension ésotérique de nombre de passages dans l'œuvre historiographique de Dupront – il reste que Jacques Le Goff ne voyait rien là qui dût empêcher de considérer le *Mythe de croisade* « comme un des plus

2. DUPRONT, 1987.

grands monuments de l'historiographie du xx^e siècle». De la part d'un historien qui était l'une des figures le plus représentatives de l'École des *Annales*, l'aveu était sans ambiguïté et valait assurément le meilleur des certificats d'orthodoxie épistémologique.

La publication du chef-d'œuvre dupronien a eu le don de faire sortir de leur pesant silence les héritiers de Lucien Febvre et de Marc Bloch. Dans un entretien publié le 20 novembre 1997 dans *L'Express* sous le titre éloquent de *La croisade inspirée d'Alphonse Dupront*, Jacques Revel – sans nul doute alors l'incarnation même des *Annales*, puisqu'il présidait depuis 1995 l'École des hautes études en sciences sociales – livrait un témoignage particulièrement révélateur. Né en 1942, entré en 1963 à l'École normale supérieure, où Dupront a exercé comme maître de conférences entre 1964 et 1968, Jacques Revel avait été l'élève avant de devenir le collègue de l'auteur du *Mythe de croisade*. D'autant plus significative, donc, sa réaction devant la thèse d'État de Dupront. L'ouvrage lui est tombé par hasard entre les mains lorsqu'en Mai 68, un incendie s'est déclaré dans les combles de la Sorbonne. Au moment de déménager les thèses qui y sont entreposées, Jacques Revel et ses collègues dénichent un exemplaire du *Mythe de croisade* et en prennent connaissance « avec le sentiment de transgresser un interdit, mais aussi celui de faire une vraie découverte ». Se joignant à l'unanimité des proches de Dupront, Jacques Revel note à son tour la singulière et surprenante obstination avec laquelle son ancien professeur s'est « ingénié, de son vivant, à effacer les traces de son œuvre écrite ». Attitude anticonformiste en matière de publications qui tranche sur une carrière par ailleurs très classique. Pour Jacques Revel, Dupront a été primordialement attiré par un « magistère de la parole ». Il souligne ses talents d'orateur et naturellement l'idiosyncrasie parfois déconcertante de son style :

Son écriture est imprégnée de cette magie du verbe. Le style est étrange, rhapsodique, tant dans l'expression que dans la composition.

Concernant la question de la postérité dupronienne, Jacques Revel note que « son influence intellectuelle a été à la fois importante et discrète ». Entre Braudel et Dupront, « des relations de fascination mutuelle, mais sans empathie particulière » : « Ils avaient en commun le sens de la durée, le goût d'une histoire des profondeurs et une même ambition globalisante. » À suivre Jacques Revel, l'une des caractéristiques les plus prégnantes de l'œuvre dupronienne est de scruter constamment la « part de transcendance » qui se trouve jusque « dans les phénomènes apparemment les plus sécularisés » et de montrer « la contamination permanente entre les formes sociales et l'expérience religieuse », soit de rechercher « les traces éparses, mal lisibles de cet héritage religieux dans un monde qui nous semble laïcisé ». De quoi Jacques Revel concluait que Dupront, par ses objets et sa démarche, s'était situé « à l'opposé de l'univers méthodologique des années 30-50 », et il ajoutait que l'auteur du *Mythe de croisade* était « l'homme d'un monde de l'érudition qui est celui du xix^e siècle » :

peu de recherches en archives, mais une impressionnante maîtrise bibliographique. De Jacques Revel, l'appréciation restait en définitive ambiguë : s'il reconnaissait des convergences entre Dupront et Braudel, il n'en maintenait pas moins qu'il existait un écart sans doute infranchissable entre l'historiographie dupronienne et celle qui était issue de la double postérité febvrienne et braudélienne.

Beaucoup plus caustique, et à plusieurs égards ambivalente, la chronique consacrée au *Mythe de croisade* par Emmanuel Le Roy Ladurie – autre grande figure de l'École des *Annales* – dans *Le Figaro littéraire* du 2 janvier 1998. Né en 1929, soit presque un quart de siècle après Dupront, entré rue d'Ulm en 1949, Emmanuel Le Roy Ladurie avait trouvé à Montpellier, où il avait été assistant à la Faculté des lettres de 1960 à 1963, le souvenir vivace de son illustre prédécesseur, récemment élu à la Sorbonne. Le ton de la recension est donné dès les premières lignes : « Être considéré, au cours d'années d'élève-étudiant à l'École normale supérieure, comme un génie fulgurant n'est pas une mince affaire. Car il faut que les fruits soient dignes, un jour, des promesses des fleurs. » Un parallèle cinglant est ensuite fait entre Jean-Paul Sartre, « tenu effectivement pour génial dès son passage en rue d'Ulm » et qui avait été un auteur prolifique et intarissable avant de basculer « vers un univers pétitionnaire qui conservait sa notoriété à peu de frais », et Dupront, qui avait été « environné lui aussi, dès l'ulmienne adolescence, par la flatteuse réputation d'être génial », mais qui s'était ensuite signalé par une attitude radicalement différente de la sartrienne :

Saisi d'une horreur instinctive pour tout ce qui de près ou de loin pouvait ressembler à Gutenberg et à ses presses typographiques, Dupront se réfugia dans le silence.

À mots à peine couverts, Emmanuel Le Roy Ladurie accusait en définitive Dupront d'avoir savamment entretenu sa réputation en refusant de s'exposer par la publication à la critique et à l'examen de ses pairs :

Ainsi son aura de génialité persistait-elle sans être entamée en quoi que ce fût par l'égratignante méchanceté des comptes rendus de presse ou de revues savantes, puisque aussi bien nul ouvrage signé de son nom, ou peu s'en fallait, n'apparaissait jamais à l'étal des librairies tant vulgaires que savantes. Stratégie... géniale sans aucun doute, même si le stratège en question ne l'était pas, lui, nécessairement ; tout au plus pourvu d'un solide, honnête et généreux talent d'historien.

Malgré l'allure sardonique de sa présentation, Emmanuel Le Roy Ladurie reconnaissait que le *Mythe de croisade* était un « bon livre ». Il soulignait toutefois la manie très singulière du « maître Alphonse » – le surnom avait été, semble-t-il, affecté à Dupront au temps de son enseignement en Sorbonne – de se « gargariser » de « gongorismes somptueux ». Sur les analyses que Dupront avait consacrées à l'activité croisée de Charles Quint et où il concluait finalement à l'échec de la volonté impériale, Emmanuel Le Roy Ladurie n'hésitait pas à manifester son désaccord :

La somptueuse écriture de l'auteur du *Mythe de croisade* tourne par moments, lors de cette excursion *caroline*, au verbiage pur et simple, fût-il de haute grasse.

Charles Quint, explique Emmanuel Le Roy Ladurie, a certes échoué à contenir la diffusion de la Réforme ou à réprimer les tentatives expansionnistes ottomanes, mais son règne n'en a pas moins marqué la formidable extension de la catholicité en Amérique :

Alors l'échec? Laissez-moi rire. Le maître Alphonse, ici, reste prisonnier de perspectives trop bornées au Vieux Continent, négligeant la dimension fantastique du rêve américain.

Si les passages traitant de Charles Quint lui paraissaient parfaitement discutables, en revanche Emmanuel Le Roy Ladurie témoignait de la forte impression que lui avait faite le chapitre consacré à l'action du pape Pie II Piccolomini – « l'un des plus beaux passages du livre de Dupront » –, à propos de quoi il notait, d'ailleurs, quelques caractéristiques du style dupronien, notamment l'usage d'adjectifs substantivés, ainsi l'*épique* pour l'*épopée*, le *fraternel* pour la *fraternité*, ou encore le recours à des substantifs peu fréquents substitués à d'autres plus courants, ainsi *héroïcité* pour *héroïsme*. Comme souvent chez Emmanuel Le Roy Ladurie, la critique voisine sans cesse avec le compliment :

Dans ce *Pie II* où Dupront a donné le meilleur de lui-même, on saisit pleinement ce qui fait le souffle épique en effet et la grandeur écrasante de ces quatre volumes interminables.

La chronique se terminait sur l'hommage rendu à un « grand historien ». L'avis d'Emmanuel Le Roy Ladurie, à l'instar du propos de Jacques Revel, est pourtant mitigé : il indique l'effet d'étrangeté produit par un livre qui paraît quelque quarante ans après l'achèvement de sa rédaction. Publication qui n'a pas permis d'éclaircir le mystère dont l'auteur s'était délibérément entouré jusqu'à sa disparition.

Le présent ouvrage a pour origine, certes non préméditée, l'amicale invitation que m'avait faite Denis Pelletier en 2011 de proposer une communication sur la notion historiographique d'*événement* dans le cadre de journées transdisciplinaires de l'école doctorale de l'École pratique des hautes études qui avaient pour intitulé *Histoire : rythme, cycle, période*. J'avais imprudemment tourné mes yeux vers l'œuvre d'Alphonse Dupront, et ce qui ne devait être qu'un exposé ponctuel, et presque de commande, a débouché sur une recherche de plus longue haleine. Les pages qui suivent ne sont pas une étude d'historiographie, ce qu'elles peuvent sembler être à un premier regard, mais plutôt un travail d'histoire des idées élaborées en suivant les mêmes principes et la même approche que j'ai adoptés dans mes précédentes publications consacrées aux doctrines théologiques et politiques du catholicisme moderne. Si le thème est différent, la méthode et la démarche sont rigoureusement identiques qui tentent une contextualisation aussi fine que possible de la réflexion

d'Alphonse Dupront. Je n'ai pas entendu écrire ici une biographie de l'auteur du *Mythe de croisade* – même si une première partie tente de retracer la carrière de Dupront –, mais produire un essai – et le terme indique les libertés de construction et de démonstration que j'ai souhaité conserver en même temps que les limites que je confère aux résultats obtenus – d'archéologie intellectuelle qui permette de mieux comprendre comment Alphonse Dupront en est venu à élaborer une démarche et une écriture historiographiques aussi singulières que les siennes. C'est assez dire que je considère, pour ma part, que l'historiographie doit prendre pleinement sa place, ainsi que l'a récemment souligné Étienne Anheim, dans le champ de l'histoire intellectuelle³. L'enquête répond aussi à une curiosité toute personnelle : élève en classes préparatoires, j'avais acquis en 1993, à l'occasion du cours sur les croisades qui m'était alors dispensé, *Du Sacré*, que j'avais vite refermé en jugeant son contenu parfaitement incompréhensible et inutilisable. Je devais revenir à Dupront en 2000, sur la suggestion de Bruno Neveu, qui, avant d'être mon maître, avait été lui-même l'élève d'Alphonse Dupront – et il y a aussi, dans mon livre, derrière l'enquête dupronienne, la poursuite de mon dialogue avec Bruno Neveu –, lorsque je me mis à m'intéresser à l'histoire de l'idée de chrétienté, et j'ai depuis lors constamment et longuement fréquenté l'œuvre de Dupront, même si j'avoue très honnêtement n'en toujours pas compris nombre de passages. J'ai écrit le présent livre pour éclaircir la perplexité qui avait été la mienne en 1993 et rendre, autant que possible, l'œuvre d'Alphonse Dupront moins difficile d'accès pour qui souhaite en entreprendre la lecture. Compte tenu de l'ampleur de mon enquête et des contraintes qui pèsent désormais sur les éditeurs, j'ai délibérément laissé de côté la question, essentielle, des rapports que l'écriture dupronienne de l'histoire entretient avec les autres sciences humaines, anthropologie, sociologie, histoire de l'art, psychanalyse et psychologie, sciences des religions, me réservant de la traiter dans un ouvrage ultérieur d'ores et déjà en préparation. Je me suis concentré, dans un premier temps, sur les legs philosophiques et historiographiques du moment 1900, de l'entre-deux-guerres et du second après-guerre. Dans la mesure où la vie de Dupront est encore mal connue, je n'ai pas hésité à fortement détailler les éléments biographiques de la première partie, et puisque son style est à la fois si particulier et si séduisant, je n'ai pas cru devoir être avare de citations.

Mon travail n'aurait pu être mené à bien sans l'assistance de Madame Monique Dupront, qui m'a communiqué la plupart des inédits duproniens dont j'ai fait profit. Sauf mention contraire, les manuscrits et tapuscrits que j'ai utilisés sont conservés chez elle. Plusieurs anciens élèves d'Alphonse Dupront, et notamment Étienne Broglin, Stelio Farandjis, André Godin et Mona Ozouf, ont patiemment répondu à mes questions, ravivant leurs souvenirs et m'indiquant les pistes à suivre. La dette que j'ai contractée envers Robert Sauzet est immense. Il m'a

3. ANHEIM, 2012.

prêté l'ensemble de la documentation qu'il avait conservée, grâce à laquelle j'ai pu reconstituer une partie de la période montpelliéraine de la carrière de son maître. Mention doit être aussi faite de l'important profit que j'ai tiré de la lecture des travaux de Frédéric Worms, beaucoup plus essentiels pour ma réflexion que ne l'indiquent les quelques références que j'ai mises au fil de mon propos. Il va de soi que les éventuelles erreurs factuelles et interprétations fautives recelées par mon travail sont de ma seule responsabilité. Enfin, ce livre n'aurait pas été écrit sans les encouragements – quelque peu vigoureux – de Dominique Julia, à qui je dois, entre autres, d'avoir eu la copie du rapport officiel de la soutenance de thèse de Dupront, qu'il a retrouvé aux Archives nationales. Depuis désormais plus de dix ans, Dominique Julia suit de près mes travaux, comme il a suivi dès l'origine la rédaction du présent ouvrage, qu'il a très généreusement accepté de préfacer. C'est tout naturellement et avec ma reconnaissance la plus chaleureuse que je le lui dédie, heureux d'avoir cette occasion de pouvoir, à mon tour, me dire moi aussi son élève.

Première partie

**La réflexion, l'engagement, l'action :
l'œuvre scientifique et la carrière
d'Alphonse Dupront**

Table des matières

Préface de Dominique Julia	7
Introduction	13
Première partie	
La réflexion, l'engagement, l'action : l'œuvre scientifique et la carrière d'Alphonse Dupront	
Chapitre premier	
Formation et premières recherches (1905-1941)	23
Les années d'études et le séjour romain (1905-1932)	23
L'expérience de l'administration à l'Institut de Bucarest	32
L'empreinte intellectuelle et personnelle des années 1930	41
Chapitre 2	
Les années montpelliéraines (1941-1956)	49
L'installation à Montpellier et le premier enseignement	49
Compréhension d'autrui et connaissance internationale	64
L'engagement pacifiste et la fin du séjour montpelliérain	76
Chapitre 3	
La carrière universitaire parisienne (1956-1990)	97
Les multiples activités d'un professeur de Sorbonne	98
La recherche scientifique et son animation collective	105
Le maître parisien et son rayonnement institutionnel	116

Deuxième partie

La mémoire, l'événement et le monde : les séquelles du « moment 1900 » et l'esprit des années 1930

Chapitre 4

Les premiers travaux d'Alphonse Dupront (1930-1956)	131
De l'exégèse comparatiste à la III ^e République	131
Humanisme chrétien et Contre-Réforme	140
La croisade et le legs de Paul Alphandéry	156

Chapitre 5

La surgie de l'événement dans la durée de l'histoire	167
Les suites historiographiques du « moment 1900 »	170
La continuité par coexistence du passé et du présent	177
La rupture événementielle dans le flux historique	188

Chapitre 6

Orient et Occident : les débats de l'entre-deux-guerres	197
Les années 1920 et l'obsession de la question d'Orient	205
Le diagnostic dupronien d'une crise de l'Occident	212
La dépendance à l'Orient de la civilisation occidentale	221

Troisième partie

Le temps, la liberté et le concret : le travail de l'entre-deux-guerres et du second après-guerre

Chapitre 7

Les années 1930 et l'ordre du temps : le présent entravé	233
L'historien aux prises avec la présence réelle du passé	235
La compénétration des différentes strates temporelles	244
Le déclin de la civilisation occidentale et la modernité	254

Chapitre 8

Philosophie et pratique du « nouvel esprit historique »	265
Histoire intérieure et herméneutique compréhensive	266
L'événement-objet sous le regard de l'historien	293
Le caractère événementiel de l'historicité humaine	298

Chapitre 9	
Subjectivité et historicité : le tournant existentialiste	307
Le basculement du bergsonisme vers l'existentialisme	309
Situation existentielle du sujet aux prises avec le temps	327
L'historien et l'existence dans la démarche dupronienne	341
Conclusion	351
Bibliographie générale	365
Index	385